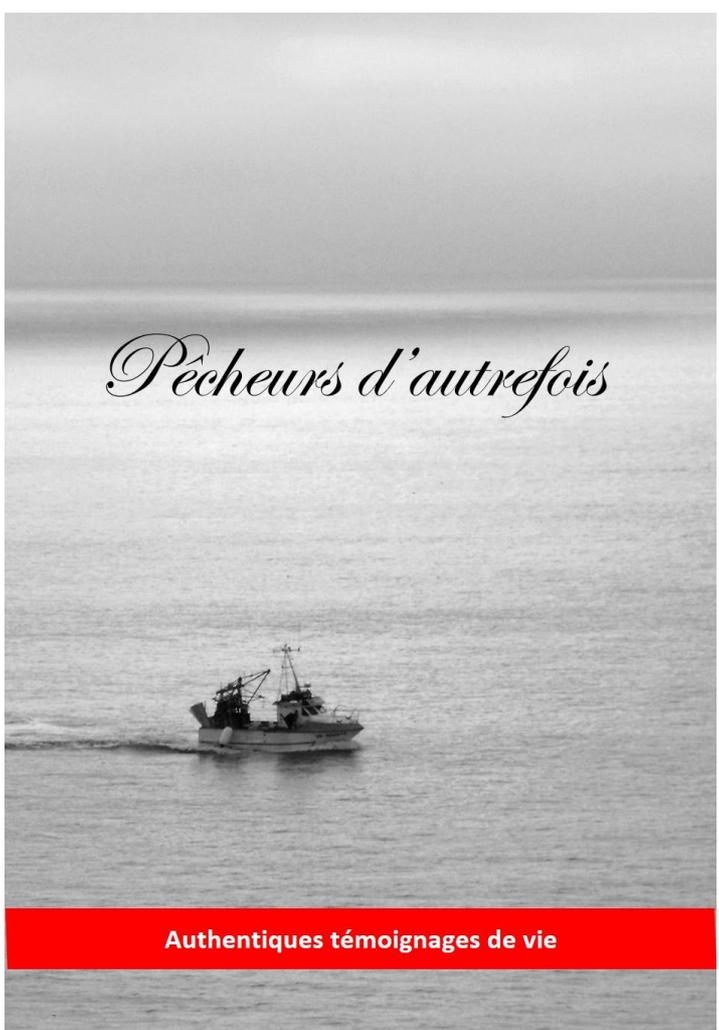


1^{er} chapitre offert

SARAH ARCANE



Pêcheurs d'autrefois

Authentiques témoignages de vie



POURQUOI CE LIVRE ?

Au départ... un projet :

Le projet consistait à longer, durant 1 an la côte atlantique Française afin de recueillir les témoignages d'anciens pêcheurs ou travailleurs de la mer à travers l'histoire de leur vie, d'anecdotes ou parfois de drames...

Mes filles et moi sommes parties du Mont-St-Michel le 1^{er} Août 2009 et nous avons longé l'océan jusqu'à Hendaye.

Pourquoi ce voyage ?

Ma première vie a été entièrement consacrée à mes filles et à ma passion dévorante pour... les chevaux. Je l'ai pleinement vécue jusqu'à l'overdose décisive, (de chevaux, bien sûr !). Celle qui me décida à changer de route.

Les océans étant ma seconde passion, il me fallait un but pour continuer. Ayant habité plus de quinze ans dans une région grouillante de pêcheurs et de légendes, la Bretagne, l'idée s'imposa d'elle-même :

COMMENT AVONS-NOUS VOYAGÉ ?

Avec Heidi (la voiture) et Georgette (la caravane)

L'HISTOIRE DE HEIDI ET GEORGETTE

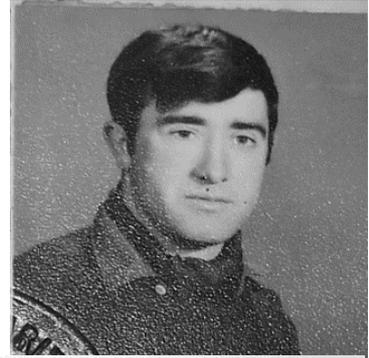
Il était une fois, en juillet 2008, une fée nommée « maman » (la mienne, bien sûr !) qui, de sa baguette magique, me fit un ÉNORME cadeau : sa voiture et sa caravane.

La voiture, une R21 déjà prénommée Heidi par « fée maman », n'a que peu vécu et ne demande qu'à grandir sur les chemins de France... La bougresse, elle en piaffe d'impatience... « Caravane », vivait inerte dans le fond du jardin ; elle a vécu des moments inoubliables avec les invités de passage chez « fée maman ». Mais, « Caravane » n'avait pas de nom...

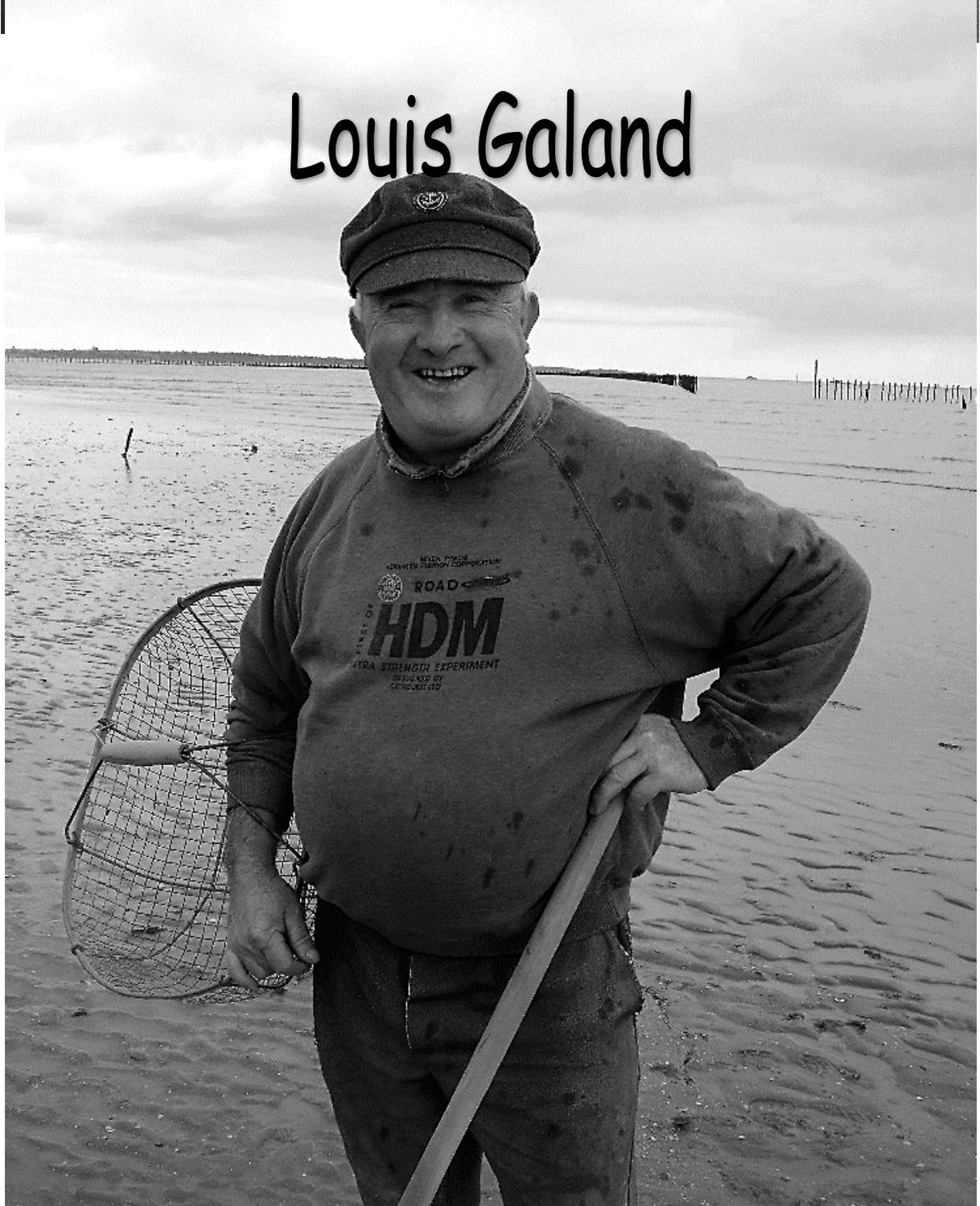
Qu'à cela ne tienne. Au tout début de sa vie, « Caravane » appartenait à pépère et mémé (mes grands-parents), qui durent se séparer de « Caravane » en raison de leur âge avancé. Ils ont fait de longues et agréables promenades avec « Caravane », c'est donc un peu en hommage à mémé que « Caravane » s'appelle désormais : GEORGETTE, du prénom de mémé. Eh oui ! Il ne faut pas non plus chercher midi à quatorze heures...

Fée maman





Louis Galand



LOUIS GALAND

Louis Galand est né en 1942 dans le village du Rageul à Cherrueix (35), jamais marié, beaucoup d'occasions mais pas d'élué. Des enfants ? Peut-être en Afrique, qui sait ?



Il est l'aîné d'une famille de sept enfants (quatre filles et trois garçons) dont aucun (hormis Louis) n'a été attiré par la pêche. Le grand-père et le père de Louis étaient aussi pêcheurs et anciens Terre-Neuvas.

Mais laissons Louis nous raconter son histoire :

« J'ai commencé la pêche ici, dans la baie, avec mon père, j'avais environ sept ans. J'allais avec lui après l'école, j'adorais ça ! Mon père a navigué à Terre-Neuve, c'est lui qui m'a donné envie et m'a appris le métier. En 1958, à l'âge de quinze ans et demi, j'ai embarqué en tant que mousse sur le *Magdalena*. J'étais chargé de débarquer les barriques de provisions (les barriques étaient constituées de joues et langues de morues – et de flétan...). J'avais alors été recruté par un capitaine de Cancale, M. Prenveille.



Mes parents n'étaient pas riches, et c'est un commerçant qui m'a payé mon paquetage ; je devais le rembourser tous les mois. Je me souviens, quand nous sommes partis de Cherrueix avec les autres gars, avec Renaud Aubin, un ami, pour aller à Bordeaux sur le *Magdalena*, nous sommes montés à neuf avec nos paquetages dans une traction commerciale. C'était pas triste !



Je suis resté six mois à Bordeaux. Ensuite, de 1959 à 1960, je me suis embarqué sur l'*Heureux*, de St Malo. J'avais alors quinze ans et demi et je suis parti pour Terre-Neuve.



On partait à la mi-février pour ne revenir que trois à six mois plus tard. C'était vraiment très dur, le froid, le travail 24 h/24, car il y avait énormément de morues. Pour se laver, on avait bien les lavabos, mais ils ne fonctionnaient pas et on devait se nettoyer la figure dans un seau rempli au trois quarts. On était une douzaine d'équipages, et les premiers qui passaient, ça allait bien, mais pour les derniers, on allait se coucher comme ça. Et puis, on n'avait pas de draps, juste des couvertures sur les lits superposés. Souvent, on buvait la "bistouille" (café additionné d'eau-de-vie) à l'heure du matin, pour se réchauffer, car dehors, il faisait entre -35°C et -40°C , et dedans, il ne faisait guère plus chaud. Ah bah oui ! La morue pouvait tomber sur le pont, elle gelait sur place.



En 1962, j'ai quitté Terre-Neuve pour faire mon service militaire dans la marine nationale à Toulon (j'étais inscrit maritime, je n'avais pas le choix). Après mon service, je suis parti naviguer avec la société navale caennaise, à Caen, et pour mon premier embarquement, on est allé chercher du charbon en Pologne et on a fini en Russie. C'était le jour et la nuit par rapport à Terre-Neuve.

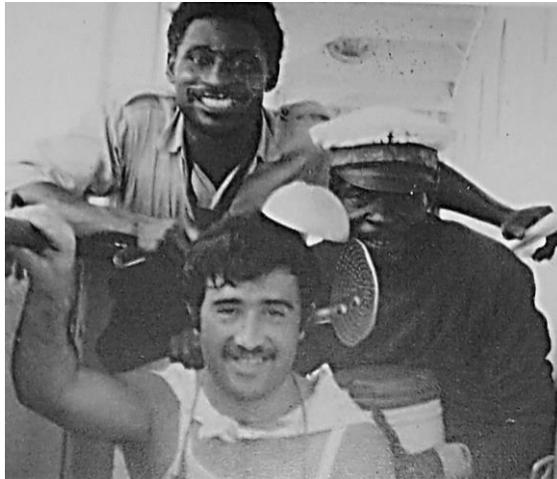
En Pologne, quand on était au chargement du charbon, c'était les taxis qui venaient nous chercher à bord, c'était un peu l'armée qui nous gardait. J'étais garçon de cuisine, c'est moi qui

m'occupais de la "corbuse" (distribution des rations). J'en mettais toujours un peu de côté pour les enfants qui nous suivaient. C'était la misère à l'époque, là-bas.

Les taxis nous emmenaient voir les filles, les nénétes et tout ça ! Ils savaient bien où aller !

Une fois, y'avait une fille, elle jouait de l'accordéon. C'est ça qui m'avait impressionné, y'avait juste un rideau qui séparait sa chambre de celle de ses parents. Les Français étaient très bien vus, on était considéré comme des dieux. En plus, je leur emmenais souvent des conserves et tout ça, alors, ils étaient contents. Et puis, la nénéte, elle jouait de l'accordéon, et après... On allait se coucher ! Incroyable ! Avec les parents, juste derrière le rideau ! Incroyable !

Ensuite, j'ai embarqué sur des cargos. On était une quarantaine de bonshommes, et on partait deux mois sur la côte, après Dakar. On embarquait une cinquantaine de Noirs, et on les mettait d'abord à piquer la rouille et à faire la peinture du pont, comme ça, on ne payait pas l'équipage. On restait deux mois sur la côte et on embarquait des cochons vivants, tout ça parce que les frigos n'étaient pas assez grands, et les cochons (cinq ou six en moyenne) étaient nourris avec les restes de l'équipage.

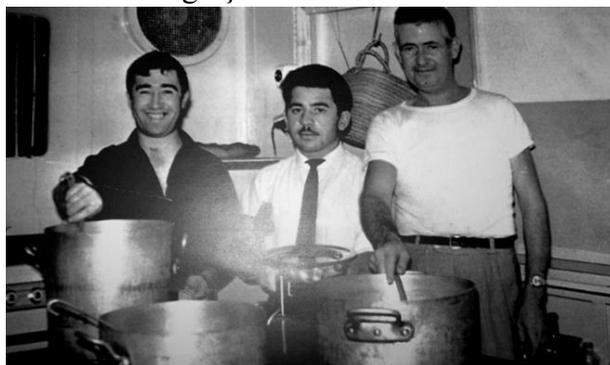


Y'en a deux ou trois qui sont morts pendant le voyage à cause de la chaleur, alors on les balançait par-dessus bord. Avec les autres, on faisait des saucisses, du boudin, et c'est moi qui faisais les rations pour la cinquantaine de Noirs qu'on avait embarqué. On leur mettait sept ou huit kilos de nourriture, c'est tout ! Ça faisait vraiment pas beaucoup. On m'imposait ça. C'était un peu de l'esclavage, mais à l'époque, c'était comme ça. En plus, ils dormaient sur le pont.

Quand on restait deux mois sur la côte, ça nous arrivait de débarquer avec les canots pour aller en pleine jungle, dans les casbahs, et on se retrouvait à l'intérieur à je ne sais pas combien. Ils pensaient tous "Ben ils vont jamais revenir vivants !" Si, si, si, on ne s'est jamais perdu, on avait toujours quelqu'un qui connaissait.

Ce qui était bien, c'est que dans les villages d'Afrique, y'avait toujours un troupeau d'enfants, de bonnes femmes autour de nous. On était des vraies stars !

Ensuite, je me suis embarqué sur le plus gros bananier de France, l'*Hébé* avec la société madalganaise. On passait par le canal de Suez pour aller chercher les bananes à Madagascar. Après la première traversée, je suis devenu "garçon de cuisine".



On embarquait des Arabes, un jour, y'a un des gars qui me dit :

« Va accrocher ça à la porte de la cabine des gars arabes... »

Alors, me voilà parti accrocher une queue de cochon à la porte, et le lendemain, j'ai été rappelé à l'ordre par le commandant qui m'a demandé pourquoi j'avais fait ça, je lui ai répondu :

« On m'a dit d'le faire... J'l'ai fait ! »

Et le commandant :

— Ne recommencez jamais ça ! »

Ensuite, nous voilà partis à Djibouti, après le canal de Suez. Il y avait un couvre-feu, mais nous, on allait à sept ou huit faire la bringue. On était tout le temps en train de faire la bringue, malgré le couvre-feu. Des vrais gosses !

On faisait l'île de la Réunion, puis on allait charger les bananes à Madagascar. On restait environ huit jours là-bas. Faut dire qu'à cette époque, y'avait pas de grue. Tout était fait à dos d'hommes. Ça demandait du temps, et en attendant, à bord, quand y'avait quarante bonshommes, y'avait au moins une bonne trentaine de bonnes femmes. Et, des belles nénettes ! Tous les soirs... LA FÊTE... LA FÊTE... LA FÊTE !

Le lendemain, on avait du mal à se lever. Oh là là ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! À partir de là, comment voulez-vous que quelqu'un qui est toujours resté dans le même endroit puisse avoir la même mentalité que vous ou moi ! C'est pas vrai ? Par contre, y'a des choses qui me dépassent et là... J'explose !

Y'a des gens qui disent : “Moi, j'ai fait ceci... Moi j'ai fait cela...” Ben, faut arrêter les conneries ! Moi, je ne renie rien du tout de ce que j'ai fait, et heureusement, parce que sinon, je serais mort tellement j'ai fait les quatre cents coups. J'ai été planté (*comprendre j'ai reçu des coups de couteau*), et quinze jours avant, y'avait un maître d'hôtel de la compagnie, ben ils l'ont retrouvé trépassé dans une rigole. C'était des pays instables, et normalement, on n'avait pas le droit de sortir. Et puis, voilà, c'est comme ça !

Toujours sur les bananiers, on embarquait des passagers, jusqu'à dix-huit ou vingt personnes, et vu que c'est moi qui servais à la table des officiers, le soir, ils nous invitaient souvent, et ce n'était pas triste parce que quelques fois, le repas c'était AU CHAMPAGNE ! On balançait les bouteilles vides par les hublots. LA FÊTE ! LA FÊTE ! LA FÊTE ! C'est grâce à certains des officiers avec qui j'avais navigué sur les bananiers, que j'ai pu (par piston) embarquer sur *le France*.



La vie sur le *France* était vraiment très différente. J'avais l'habitude de naviguer sur des cargos avec une quarantaine de personnes, mais à bord du *France*, on était mille cent, rien que l'équipage, et plus de deux mille passagers. C'était assez strict, parce que, le troisième jour de mon arrivée, un officier de bord m'a demandé :

« C'est comment votre nom ?

— Ben, Louis Galand.

— Bon, demain, vous irez chez le coiffeur ! »

J'ai dit :

« Ah, ben ça commence bien ! »

C'est vrai que c'était très bien payé, mais au niveau de l'ambiance et de la mentalité, on ne peut pas avoir le même rapport ni la même vie avec les quarante personnes avec qui j'ai navigué

qu'à bord du *France*. Quand y'avait mille cent bonshommes d'équipage, c'était pas quarante, plus les deux mille deux cents passagers, c'était une autre façon de vivre. Je me rappelle aussi, quand le *Queen Elizabeth* était de sortie, le *France* avait plus de deux mille passagers, le *Queen Elizabeth*, à peine trois à quatre cents passagers. Il faut dire que les Allemands et les Américains préféraient le *France*, car au niveau restauration, ambiance et luxe, le *France*, c'était le top ! »

Intérieur du *France*



Le téléphone de Louis sonne... À peine 2 minutes plus tard, Louis revient avec un sourire jusqu'aux oreilles.

« Ah ! C'est une femme EXTRAORDINAIRE ! FORMIDABLE ! Cette dame-là, elle a soixante-douze ans. Elle a acheté un grand écran plasma rien que pour moi ! Pour venir passer quelques soirées d'hiver avec elle, chez elle, et j'ai ma chambre et tout et tout chez elle... Et, quand je vais là-bas, c'est comme un repas de roi ! Elle loue des chambres d'hôtes. Elle a des appartements à Rennes. C'est comme ça ! »

Sacré gaillard ce Louis ! Bon, revenons-en à nos moutons.

« Alors, le *France*, je suis resté sur le *France* jusqu'à son désarmement. J'ai été écœuré qu'ils l'aient vendu. J'ai fait le dernier tour du monde sur le *France* en 1974, et j'ai participé au mouvement de grève des marins. Après mon licenciement, j'étais dégoûté par leur magouille et je ne voulais plus retourner à la pêche. Je me suis quand même embarqué presque aussitôt sur un gros pétrolier, à Marseille, un des plus gros pétroliers de France. Quand je suis parti du *France*, j'étais garçon de salle, mais arrivé sur le pétrolier, il fallait que je fasse les fonctions de maître d'hôtel, parce que j'avais déjà fait maître d'hôtel auparavant, alors trois jours après, je faisais mon paquetage et je partais.

Ah bah non !

Parce qu'il fallait que je serve tout le monde là-dedans et il y avait une bonne centaine de bonshommes. Et là, on m'a dit :

« Ben, vous n'avez pas le droit de partir.

— Ah bon ? Ben voilà ! »

Et je suis parti.

Après, je suis revenu chez moi à Cherrueix, pêcher avec un bateau que j'ai acheté, le *Charles*, à mon compte, en propre patron, et je pêchais de la crevette, du poisson, de la sole, du bouquet... Le problème, c'est que les gars qui habitaient là, ben ils étaient bien emmerdés, car quand ils étaient sur le *France*, ils avaient de bons salaires, mais quand ils ont été licenciés... ben c'était plus pareil.

Je pêchais dans la baie et j'allais vendre tout à Dinan et Dinard, les gens me connaissaient. J'avais une notion des ventes que les gens n'avaient pas. Heureusement, j'avais un pied à terre quand j'ai quitté le *France*, j'avais racheté la maison de mes parents (à leur décès, j'avais racheté les parts de mes frères et sœurs.) Mon bateau le *Charles*, c'est un Doris. Je l'ai utilisé jusqu'à ma retraite. Maintenant, il sert de décoration à Noël, à côté de l'église, avec le maire.

Actuellement, je ne fais plus que de la pêche à pied. Ici, on a beaucoup de coques, de pa-lourdes, et les marées sont basses, très basses.

Un jour, il y a eu un problème avec un bateau amphibie. Tout le monde était en ébullition parce que personne ne savait où il se trouvait. Il était tombé en panne, et il y avait une tempête avec des

vents à plus de 100 km/h. Tout le monde était rentré et personne ne savait où était le gars. En fait, il était resté au large. Vers 22 h 30/23 h, ça tape à ma porte, j'ouvre, et là, d'un seul coup, je vois une femme en larmes.

« Écoutez, M. Galand, on vient vous voir...

— Ben pourquoi ?

— J'ai mon mari, on sait pas où il est... »

La femme était avec une copine et deux ou trois personnes. Elle me dit :

« Est-ce que vous pouvez y aller ?

Je lui ai répondu :

— Attendez, je m'habille et j'arrive... »

Il y avait aussi des pompiers. J'en ai pris trois ou quatre avec moi sur le tracteur. Je m'en rappellerai toujours... Il faisait tellement mauvais ! Il y avait un creux très difficile à passer, pourtant c'était un endroit où j'avais l'habitude d'aller. On a failli chavirer avec le tracteur. Il s'est retrouvé sur deux roues, j'ai réussi à le rééquilibrer sur quatre roues, puis on a continué jusqu'où je mets mon filet, ensuite on a longé toute la grande bosse. Je m'en rappellerai toujours. Les gens me suivaient à la trace. C'était la nuit, en plein hiver, en pleine tempête. Les canards n'arrivaient même pas à s'envoler tellement il faisait mauvais. Et, on a été pris par la marée montante. On a dû retourner à terre. S'ils étaient venus me chercher une heure avant, je l'aurais trouvé le gars... Du coup, je n'ai rien pu faire à cause de la marée montante. Le lendemain matin, le bateau et son occupant ont été retrouvés sains et saufs, juste un peu frigorifié. »



Louis est redevenu, à l'âge de 36 ans, pêcheur à pied à Cherruex.

*

« C'était très difficile, autant financièrement que physiquement, mais il fallait bien vivre ! J'allais relever mes "tezures" en fonction des marées. Les bons jours, je pouvais pêcher jusqu'à dix kilos de crevettes grises, quatre kilos de bouquets et environ cinq kilos de poissons. »



PÊCHE À LA TEZURE

Les tezures à crevettes sont en usage depuis longtemps dans la baie du Mont-Saint-Michel. Ces installations fixes sont constituées de filets. Elles sont disposées les unes à côté des autres, en batterie, les ouvertures tournées vers la côte et amarrées sur des pieux. Le cône est fermé par un filin lui aussi amarré à un pieu solidement enfoncé.

Depuis quelque temps, Louis n'a plus ses tezuers, mais il continue malgré tout la pêche à pied. Il nous a d'ailleurs conviées à une partie de pêche très sympathique. La baie se découvrant de plusieurs centaines de mètres à marée basse, il vaut mieux y aller en tracteur afin de ne pas se faire piéger par la marée montante qui recouvre alors la plage d'une bonne dizaine de mètres d'eau. Rappelons que nous sommes dans la baie du Mont-St-Michel, la mer remonte à une allure époustouflante. J'ai calculé (très approximativement) qu'elle remonte à la vitesse de dix mètres/minute. C'est énorme !



Et, en arrivant au point stratégique de la baie, je constate qu'il n'y a qu'à se baisser, gratouiller un peu le sol pour découvrir une multitude de coques et de palourdes. Louis nous a ensuite emmenées voir les anciennes pêcheries.



Voilà, c'est l'heure de retourner à terre car la marée est en train de remonter vitesse grand V. Avant de rentrer au camping, nous allons une dernière fois chez Louis. Sa maison est envahie de toutes sortes d'objets, tous en rapport avec la pêche, glanés ça ou là dans les vides greniers locaux. Il adore ça ! Ça lui ressemble, c'est tout Louis !



Sarah Arcane
est née à Drancy (93).

À l'âge de 7 ans, elle quitte la banlieue avec sa mère pour aller vivre en Bretagne. Elle y passe toute son enfance à dévorer les livres croisant sa route. Puis, comme elle aime le dire, Sarah a eu deux vies. Sa première vie, elle l'a entièrement consacrée, durant plus de 25 années, à ses trois filles et à sa passion dévorante pour les chevaux. Elle vivra pleinement cette passion en créant son élevage de poneys de compétitions, d'où naîtra un triple champion de France : Mistral des océans.

Sa deuxième vie commence vers l'âge de 44 ans, le chapitre chevaux étant définitivement clos, elle revient à ses premiers amours, les livres. À cette époque, la scolarité de ses filles (jumelles) est catastrophique, alors afin de leur donner un second souffle, elle décide de tout quitter et de partir sur la route durant un an avec chats, caravane et voiture, afin de leur apprendre la vraie vie. Longeant l'océan du Mont-Saint-Michel à Hendaye, Sarah écrit alors le récit de leur voyage au jour le jour, avec comme fil conducteur la recherche d'anciens pêcheurs désirant raconter l'histoire de leur vie en mer. Cette sympathique épopée donnera naissance à plusieurs livres : Douce France (2017) ; Pêcheurs de Bretagne (2016) ; Pêcheurs de Vendée, de Charente-Maritime, de Gironde et des Landes (2017) ; Pêcheurs d'autrefois (2017). Il lui faudra 6 ans pour en venir à bout. Entre temps, elle se plonge en 2012 dans l'écriture d'un roman jeunesse, Le Fantastique Domaine de Jémonie (2013) (réédité en 2017 sous le nom de Jémonie), puis l'année suivante elle entame l'écriture d'un roman de science-fiction qui mettra 4 ans à prendre forme. Son goût prononcé pour l'aventure et la science-fiction apocalyptique la mène tout naturellement à l'écriture de La Sixième Extinction (2017). Très préoccupée par l'environnement, ce dernier est basé en grande partie sur des faits authentiques, incorporés dans une histoire qui ne l'est pas.



Découvrez la vie des pêcheurs d'antan, bien différente de celle d'aujourd'hui. Une existence difficile où tout commençait souvent avant l'âge de 14 ans. Une vie de dur labeur où l'océan se montrait parfois cruel. La France ayant eu son lot conséquent de disparus ou de morts en mer, ces courageux pêcheurs qui partaient parfois des mois entiers dans les glaces de Terre Neuve, au détriment de leur famille...

C'est l'histoire de cette vie que vont vous raconter une vingtaine de pêcheurs d'autrefois, issus des départements suivants :

- ❖ Ille et Vilaine (35),
- ❖ Côtes d'Armor (22),
- ❖ Finistère (29),
- ❖ Morbihan (56),
- ❖ Loire-Atlantique (44),
- ❖ Vendée (85),
- ❖ Charente-Maritime (17),
- ❖ Gironde (33),
- ❖ Landes (40).

20 €